

HOMÉLIE 5

«C'est une vérité certaine que, si nous mourons avec lui, nous vivrons aussi avec lui. Si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui. Si nous le renions, il nous reniera. Si nous ne croyons pas, il demeurera fidèle, il ne peut pas être contraire à lui-même. Donnez ces avertissements, et prenez-en le Seigneur à témoin. Ne vous livrez pas à de vaines disputes de paroles, car elles ne servent à rien qu'à pervertir ceux qui les écoutent.»

1. Beaucoup d'hommes très faibles dans la foi se découragent et ne veulent pas d'espérances trop ajournées. Ils cherchent les choses présentes et jugent seulement par là des choses futures, Or, dans le présent, ce que l'Apôtre promettait, c'était la mort, les tourments, le feu. Il eût eu beau annoncer pour l'avenir la vie éternelle, on l'aurait difficilement écouté. Quoi, lui eût-on dit, en vivant je meurs, et en mourant je vis ? Vous ne promettez rien pour la terre, et vous donneriez tout au ciel ? Vous ne donnez pas des biens sans importance, et vous prétendez donner les grands biens de l'éternité ? – Il écarte jusqu'à l'ombre d'une pensée semblable, et prouve ce qu'il avance avec une pleine clarté. Déjà il l'avait fait pressentir en disant : «Souvenez-vous que le Christ Jésus est ressuscité d'entre les morts,» c'est-à-dire, après sa mort; il le prouve maintenant d'une façon péremptoire, quand il dit : «C'est une chose certaine,» que celui qui a obtenu la vie céleste, obtiendra aussi la vie éternelle. Pourquoi certaine ? Parce que, «si nous sommes avec le Christ, nous vivrons avec lui.» Comment ! nous partagerions les souffrances et les travaux du Christ, et nous n'aurions aucune part à ses biens ! Mais quel est l'homme qui refuserait d'associer à son repos et à sa gloire celui de ses frères qui aurait voulu mourir et souffrir avec lui ? Où donc sommes-nous morts ? La mort dont parle l'Apôtre, nous l'avons subie par la régénération et par nos peines : «Portant toujours dans notre corps, dit-il, la mort de notre Seigneur;» (II Cor 4,40) et encore : «Nous avons été ensevelis avec lui par le baptême, notre vieil homme a été crucifié avec lui, nous avons été entés en lui par la ressemblance de sa mort.» (Rom 6,4-6) Cette mort, c'est la mort des tentations; c'est elle surtout qu'il a en vue, car il était dans les tentations quand il écrivait ces choses. Voici donc le sens de ces paroles : Si nous mourons à cause du Christ, est-ce que nous ne vivrons pas aussi par le Christ ? Il n'y a pas de doute possible.

«Si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui.» Il ne dit pas seulement : «Nous régnerons avec lui,» mais : «Si nous souffrons avec lui,» montrant ainsi qu'il ne suffit pas de mourir une fois (ce bienheureux mourait chaque jour), et qu'il faut user de beaucoup de patience, chose éminemment utile à Timothée, Ne me parlez pas du passé; dites-moi si vos dispositions sont toujours les mêmes. Voilà l'espérance ! et voici la terreur : Si les méchants devaient être récompensés comme les bons, serait-ce pour ces derniers une grande consolation ? Ou même, si ceux qui souffrent avec le Christ devant régner avec lui, la seule peine de ceux qui n'ont pas de part à ses souffrances consistait à ne pas partager son règne, quelque dure qu'elle fût, suffirait-elle pour arrêter un grand nombre de méchants ? Hélas ! peut-être non. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il cette menace plus terrible : «Si nous le renions, il nous reniera.» Chacun aura donc sa récompense, et sera traité selon ses œuvres, Pensez à ce que par là même attend dans le règne du Christ celui qui n'aura pas voulu de lui : «Celui qui le renoncera, je le renoncerai à mon tour.» (Mt 10,33) Cependant il n'y a pas de parité entre ces deux choses, encore qu'elle semble indiquée dans les termes. Nous ne sommes, en effet, que hommes, nous qui renonçons; mais le Christ est Dieu, et qu'est-il besoin de dire la distance infinie qui sépare Dieu de l'homme ?

2. Au reste, nos fautes ne font tort qu'à nous; Dieu est au-dessus de notre atteinte et nous ne saurions lui nuire. «Si nous ne croyons pas, dit l'Apôtre, il demeure fidèle, car il ne peut se contredire;» c'est-à-dire, si nous ne croyons pas qu'il est ressuscité, il n'en est pas lésé pour cela, il est toujours véritable, il est toujours ferme, quoi que nous puissions dire. Puis donc qu'il ne saurait recevoir aucun dommage de nos négations, il demande dans notre seul intérêt que nous confessions notre foi. Devant nos négations ou devant notre respect, il est le même; «car il ne peut pas être contraire à lui-même,» il ne peut nier son existence. Nous, nous disons qu'il n'est pas, malgré la vérité qui se dresse contre nous. Mais lui, il n'a pas et ne peut avoir une nature qui puisse n'être pas ce qu'elle est; il ne peut ne pas être; il demeure toujours, et sa substance est éternelle. Donc ne nous figurons jamais que nous pouvons lui faire du bien ou lui nuire. Cependant, comme on aurait pu croire qu'il parlait pour Timothée, Paul ajoute : «Donnez ces avertissements, et témoignez devant le Seigneur; cela vaut mieux que d'engager de longues discussions, qui ne sont bonnes qu'à pervertir ceux qui les

écoutent.» C'est une chose redoutable de s'appuyer sur le témoignage de Dieu. Qui oserait profaner le témoignage de l'homme ? Combien plus celui de Dieu est respectable et sacré ! Quand nous passons des contrats ou quand nous écrivons notre testament, nous voulons des témoins dignes de foi, et nous nous gardons bien d'appeler les premiers venus; le voulussions-nous, par respect pour la foi des témoins, nous nous surveillons davantage nous-mêmes. Qu'est-ce à dire, «témoignant ?» Prendre Dieu à témoin des paroles et des actions. «Ne disputez pas par des paroles; cela n'est utile à rien;» que dis-je ? cela ne sert qu'à «pervertir ceux qui écoutent.» Non seulement ce n'est pas utile, mais c'est encore une source de ruine. Dites ces choses, et Dieu jugera ceux qui ne voudront pas vous entendre. Et pourquoi lui dit-il de ne pas engager de discussions ? Parce qu'il sait combien c'est chose séduisante, vu la tendance de l'esprit humain à disputer sans cesse et sur tout. Aussi, pour l'en mieux détourner, il joint à sa défense cette considération : «Que les disputes pervertissent ceux qui les écoutent.»

«Efforcez-vous de paraître devant Dieu comme un ministre digne de son approbation, comme un ouvrier que l'on ne peut confondre, traitant convenablement la parole de vérité.» Pourquoi ces exhortations incessantes ? pourquoi insister toujours sur la nécessité de dépouiller toute fausse honte ? Parce que, selon toute apparence, beaucoup rougissaient de Paul, qu'ils savaient être un faiseur de tentes, et d'une doctrine dont le Maître avait été mis à mort. Le Christ avait été crucifié, Paul devait avoir bientôt la tête coupée, Pierre devait être cloué à une croix la tête en bas. Leurs bourreaux étaient des hommes sans valeur et pleins d'audace; c'est parce qu'ils semblaient maîtres à l'heure présente, que l'Apôtre dit : «Ne rougissez pas,» quelque sort qui vous attende; dussiez-vous servir et souffrir beaucoup, n'ayez pas de honte de vous montrer toujours tels que vous devez être. Mais comment mérite-t-on l'approbation de Dieu ? En étant un ouvrier que l'on ne peut confondre. Un ouvrier fait tout ce qu'on lui commande; ainsi doit agir un ouvrier de l'Evangile, il doit être prêt à tout endurer. «Traitant comme il faut la parole de vérité.» Recommandation opportune, car il ne manquait pas de docteurs qui, détournant ou tronquant cette parole, la dénaturaient par des superfluités qu'ils y ajoutaient. Il ne dit pas : Dirigeant, mais : «Traitant comme il faut.» C'est dire : Retranchez les superfluités, poursuivez ardemment et éloignez toutes les choses de ce genre. Coupez dans la prédication avec le glaive de l'Esprit, comme dans une courroie, tout ce qui est inutile ou étranger. «Jugez les discours vains et profanes.» Les choses n'en demeurent pas là. Une nouveauté en engendre une autre, et longue sera la course égarée de celui qui est sorti d'un port tranquille; il ne s'arrêtera jamais.

«Car ils contribuent beaucoup à l'impiété; la doctrine de ces hommes est contagieuse comme la gangrène.» C'est un mal dont on ne peut arrêter les progrès, contre lequel la médecine est impuissante, et qui corrompt tout ce qu'il touche. Il fait voir que la nouveauté des mots est une maladie, et une maladie redoutable, que ceux qui en sont atteints ne guérissent pas facilement; ou même, puisque leur erreur est bien volontaire, qu'ils n'en peuvent pas guérir. «De ce nombre sont Hyménée et Philète, qui se sont écartés de la vérité en disant que la résurrection des morts est déjà arrivée, et qui ont renversé la foi de quelques-uns.» Il avait raison de dire que ces doctrines «contribuent beaucoup à l'impiété;» voilà une erreur, en effet, qui seule est la source de maux innombrables. Si la résurrection est déjà arrivée, non seulement nous ne pouvons pas espérer la gloire éternelle au ciel, mais encore nous n'avons plus de jugement à redouter, ni de récompense à attendre. Les bons ont déjà reçu le fruit de leurs peines et de leurs douleurs, et les méchants ne sont pas punis, puisque nous les voyons nager dans les délices, Mieux vaudrait nier la vérité de la résurrection que dire qu'elle a déjà eu lieu. «Ils ont ruiné la foi de plusieurs;» non pas de tous, mais de plusieurs. «Si la résurrection n'est pas, notre foi est détruite; si la résurrection n'est pas, notre prédication est vaine;» (I Cor 15,13-14) le Christ n'est pas ressuscité; n'étant pas ressuscité, il n'est pas né, il n'est pas monté aux cieux. Voyez tout ce que la négation de la résurrection entraîne avec elle de funestes conséquences. Quoi donc ! direz-vous, n'y a-t-il rien à faire pour ceux qui sont égarés ? «Mais le solide fondement de Dieu subsiste ayant pour sceau cette parole : Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui; et cette autre : Quiconque invoque le nom du Seigneur, qu'il renonce à l'iniquité.»

3. Il montre que, même avant leur chute, ils manquaient de fermeté, autrement ils n'auraient pas été renversés du premier choc : c'est comme Adam, qui manquait aussi de stabilité avant le précepte. Les hommes fermes, non seulement n'ont rien à souffrir des pièges qu'on leur tend, mais ils y gagnent de nouveaux droits à l'admiration. Il s'agit, vous l'avez entendu, d'un point d'appui solide, d'un vrai fondement. C'est, ce que doit être la foi pour nous. Portant cette empreinte : «Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui.» Que veut dire

l'Apôtre ? Il a puisé ce précepte dans le Deutéronome; il veut signifier que les âmes fermes ne dévient ni ne s'ébranlent. A quoi les distingue-t-on ? A ce que ces principes sont comme écrits dans leurs œuvres, à ce que ces œuvres sont reconnues de Dieu et ne périssent pas tout d'un coup, à ce qu'elles s'éloignent de l'iniquité. «Et qu'il s'éloigne de l'iniquité quiconque invoque le nom du Seigneur.» Voilà les indices du fondement, ainsi s'annonce le fondement inébranlable : c'est comme une inscription gravée sur la pierre, et qui doit en marquer la destination. Or, ici, l'inscription est dans les œuvres. «Portant cette empreinte,» a-t-il été dit, et puis : «Qu'il s'éloigne de l'iniquité quiconque invoque le nom du Seigneur.» L'homme inique n'est donc pas attaché à ce fondement. Par conséquent encore, ce signe a de plus pour but de nous éloigner de l'iniquité. Ne laissons pas s'effacer l'empreinte royale, le caractère qui nous distingue; ce serait perdre notre véritable beauté. Faisons partie du fondement, et du fondement inébranlable, afin de n'être pas ballottés. A cela se reconnaissent ceux qui appartiennent à Dieu : ils s'éloignent de l'iniquité. Comment pourrait-on appartenir à ce Dieu juste, quand on commet l'iniquité, quand on s'élève contre lui par ses œuvres, quand on outrage sa sainteté ? Nous blâmons nous-mêmes les actions iniques, nous sommes en butte à beaucoup d'inimitiés. Ce vice, comme un tyran, s'est emparé d'un grand nombre d'âmes; et, ce qu'il y a de plus terrible, ce n'est ni par violence ni par nécessité, mais bien par insinuation et par flatterie; on est même reconnaissant d'une telle servitude. Oui, c'est ce qu'il y a de terrible; car, si l'on était captivé par la force, et non par l'amour, on ne tarderait pas à se dégager.

Et d'où vient que cela paraît agréable, quand il n'est rien de plus amer ? D'où vient que la justice à son tour paraît amère, quand elle est pleine de suavité ? C'est à nos sens qu'il faut s'en prendre; il y a des personnes qui trouvent de l'amertume dans le miel, et qui reçoivent une chose funeste avec plaisir. Ce n'est pas la faute de la nature, c'est la perversité des dispositions. Comprenez ce qu'est le jugement dans notre âme. Lorsqu'une balance n'est pas en parfait équilibre, elle ne peut pas donner le poids des objets; notre âme également n'étant pas sûre d'elle-même, n'ayant pas son point d'appui dans la loi de Dieu, ne pourra pas juger sainement les choses, elle penchera au hasard, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. A vouloir examiner de près, il est aisé de voir ce qu'il y a de profondément pénible dans l'injustice, non pour celui qui la subit, mais pour celui qui l'exerce; c'est sur ce dernier qu'elle agit spécialement. Ne parlons pas encore des choses futures, ne nous occupons que du présent. Ne trouvons-nous pas ici les luttes, les procès, les injures, l'envie, les détractations ? et quoi de plus amer ? les haines, les guerres, les calomnies ? La conscience cesse-t-elle un instant de châtier et de mordre ? Je voudrais, si c'était possible, faire sortir du corps l'âme de l'homme injuste; et vous la verriez pâle de frayeur, couverte de honte, dans les angoisses de la douleur, se condamnant elle-même. Serions-nous tombés au dernier degré de la perversité, notre âme conserve toujours une certaine droiture de jugement, il y a là quelque chose d'incorruptible. Personne n'osera se lever pour soutenir que l'injustice est un bien; on imagine des prétextes, on a recours à tous les artifices, à toutes les subtilités pour s'en défendre, mais sans pouvoir obtenir que la conscience donne son adhésion. Au dehors, les pompes du langage, la corruption des gouvernants, la multitude des flatteurs pourront obscurcir la justice : rien de tout cela n'a d'accès au dedans; devant la conscience plus d'adulateurs, plus d'argent pour faire prévariquer le juge. Le jugement intérieur nous est donné par la nature et vient de Dieu; or, ce qui vient de Dieu ne souffre pas de déviation.

4. Ajoutez à cela les pénibles sommeils, les visions importunes, l'implacable souvenir du mal commis, qui ne nous permettent pas de goûter le repos. Un homme aura ravi par des manœuvres iniques la maison de son prochain; ce n'est pas seulement la victime qui gémit, c'est encore l'auteur de l'injustice, s'il croit au jugement futur : cette conviction est une source intarissable de lamentations et de soupirs; il aura même beau ne pas y croire, cela ne l'empêchera pas d'être couvert de honte et de confusion. Je dis plus, il n'est pas d'homme, Gentil, juif, hérétique, qui ne tremble à la pensée du jugement; alors même qu'il ne philosophera pas sur les choses futures, il redoutera le présent, il tremblera d'être puni dans ses richesses, dans ses enfants, dans ses domestiques, dans sa vie; car Dieu se manifeste souvent de la sorte. La foi de la résurrection ne pouvant pas ramener tout le monde à la sagesse, Dieu nous donne et fait éclater ici-bas de nombreux témoignages de la justice : cet avare n'a jamais eu d'enfants, cet autre est mort dans la guerre, cet autre encore a perdu un de ses membres ou même son fils. De semblables idées roulent dans une âme, la tiennent dans de continuelles frayeurs. Ignorez-vous ce que souffrent les hommes d'iniquité, et combien poignantes sont ces souffrances ? Supposé même que cela ne fût pas, ne seraient-ils pas condamnés par tout le monde ? n'inspirent-ils pas la répulsion et le dégoût ? ne sont-ils pas regardés comme plus déraisonnables que les brutes, et cela par tous, sans en excepter

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES A TIMOTHÉE

leurs imitateurs ? Ils se condamnent eux-mêmes, à plus forte raison l'un d'eux : ils le traitent de voleur, d'insatiable, de fléau public. Que trouvez-vous là de si suave ? Plus de soucis pour garder le trésor, une plus ardente sollicitude; les cruelles insomnies augmentent dans la même proportion que les richesses.

Que dire des malédictions ou des plaintes de ceux qui sont spoliés ? Et si la maladie survient ? il n'est pas possible, non, il ne l'est pas que le méchant alors, serait-il le plus impie des hommes, ne soit pas assailli par ces implacables souvenirs, réduit qu'il est à l'inaction. Durant la vie, l'âme séduite par les plaisirs repousse les idées tristes; mais, quand elle est sur le point de quitter le corps, les terreurs l'enveloppent, elle se sent entrer dans le vestibule du redoutable tribunal. Les voleurs dans leur prison vivent parfois sans crainte; et puis ils fléchissent sous cette impression, dès qu'on les entraîne au rideau. Quand la mort approche, la peur telle qu'un feu dissipe toutes les illusions, force l'âme à réfléchir, à se préoccuper de ce qui va suivre : en ce moment la soif des richesses, le désir d'entasser et l'amour des plaisirs ont perdu leur empire. Ces choses ont disparu comme un nuage, le jugement reprend sa lucidité par l'effet même de la tristesse, et la sensibilité renaît. Rien n'est contraire à la philosophie comme les délices, et rien ne la seconde comme les tribulations. Considérez bien, je vous prie, ce que doit alors être l'avare. «L'heure de l'affliction, est-il écrit, efface de la mémoire les plus grandes voluptés.» (Ec 11,29) Que doit-il éprouver en pensant à ses victimes, à ceux qu'il a lésés et spoliés ? Que se passe-t-il en lui, quand il voit les autres jouir du fruit de ses rapines, tandis qu'il va lui-même les expier ? Il ne se peut pas que la maladie n'éveille de telles craintes; l'âme ainsi tombée est anxieuse et tremblante. Quelle amertume que celle-là, je vous le demande ? et c'est ce qui doit nécessairement arriver dans chaque maladie. A la vue du châtement des autres, au spectacle de leur mort, que ne souffre-t-on pas ? Et cela ne regarde encore que la vie présente. Ce qui nous attend dans l'avenir, les éternels supplices, les tortures de l'enfer, impossible d'en donner une idée. Nous en revenons à dire : «Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.» (Luc 8,8) Nous ne cessons de vous tenir ce langage, sans le vouloir, par une sorte de nécessité. Nous souhaiterions ne pas même aborder un semblable sujet, ou du moins n'employer qu'une légère médecine, supposé que ce fût assez pour vous ramener à la santé; mais, puisque votre mal persévère, ce serait trahir lâchement notre devoir, ce serait même de la barbarie, que de ne pas vous administrer d'énergiques remèdes.

Si nous retenons les médecins quand ils désespèrent du malade, si nous leur disons : Ne l'abandonnez pas, je vous en conjure, et faites tout ce qui dépendra de vous jusqu'à son dernier soupir; ne devons-nous l'as, à plus forte raison, nous exciter nous-mêmes ? Peut-être le pécheur, quoiqu'il touche aux portes de l'enfer et soit placé sur le bord de l'abîme, pourra-t-il se raviser, reprendre courage, ressaisir l'éternelle vie. Que de coupables, après avoir entendu dix fois les mêmes exhortations sans rien sentir, ont enfin été convertis par une seule ? Mais non, ce n'est pas uniquement par cette dernière : malgré leur longue insensibilité, ils ont progressé d'une manière latente, puis un moment leur a suffi pour gagner le salut. Quand un arbre, après avoir reçu dix coups sans tomber, est abattu par le onzième, ce n'est pas à ce dernier coup tout seul, c'est en même temps aux autres, que la chute est attribuée; on le reconnaît en regardant à la racine, et non en portant les yeux sur le haut du tronc, où n'apparaît rien de semblable : il en est de même ici. Souvent encore, plusieurs médecins ont vainement donné différents remèdes, et puis il en vient un qui procure une complète guérison, sans que toutefois le mérite en revienne entièrement à celui-ci, les autres pouvant réclamer une part de l'œuvre. Ainsi donc, alors même que nous ne produirions pas sur l'heure le fruit des enseignements reçus, nous le produirons dans la suite; et tel est mon ferme espoir, ou plutôt ma certitude. Non, il ne se peut pas qu'un si vif désir d'entendre la parole, que cet ardent amour de la vérité demeure stérile; loin de nous cette pensée : puissions-nous tous, après nous être rendus dignes d'entendre les leçons du Christ, obtenir les biens de l'éternité.